

gotes qui lui allaient, pour nous servir d'une comparaison alors à la mode, comme si on lui eût pris mesure sur une guérite ; enfin, le soin même qu'il prenait pour déguiser ses gestes, son attitude et sa démarche ordinaires, sous les manières et la démarche des gens vulgaires, tout cela faisait de Napoléon un être à part qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder, en riant, comme une sorte d'originalité vivante. Du reste, si ces excursions *incognito* ne tournaient pas toujours au profit de son amour-propre, ceux qui étaient assez heureux pour le recevoir étaient certains de s'en trouver bien.

Étant consul et se promenant un matin dans la délicieuse orangerie de Malmaison, alors fort étroite, il aperçoit un homme qu'on appelait *le père Olivier*. C'était un ancien jardinier du Petit-Trianon, auquel Louis XV avait quelquefois adressé la parole dans ses jours de joyeuse humeur. Le père Olivier fier de cette faveur insigne, le disait à qui voulait l'entendre. Napoléon, surpris de voir un vieillard travailler avec tant d'activité, quoique paraissant succomber sous le poids des ans, s'approche, et d'un ton plein d'intérêt :

— Que gagnez-vous par jour, mon brave homme ? lui demande Napoléon, qui, ce jour-là, portait son frac d'habitude avec les deux simples épaulettes.

A ces mots, le vieux jardinier essaye de se redresser tout à fait, et regardant Napoléon, qu'il n'a jamais vu, lui répond en ôtant son bonnet :

— Quarante-cinq sous par jour, monsieur le colonel.

— Ce n'est pas trop ; mais pourquoi ne vous vois-je pas habillé de la même façon que les autres ?

Les jardiniers de Malmaison avaient alors une espèce d'uniforme composé d'un habit-veste et d'un pantalon gris de fer.

— Ma foi ! je ne sais pas, répond le père Olivier ; il faut croire que M. Lucas (c'était le nom du jardinier en chef) met de côté l'argent de mon habit pour me faire des rentes après ma mort.

— Ah ! ah ! vous croyez cela ! continue Napoléon en riant de la réflexion du vieillard ; en ce

cas, voici 200 francs pour vous payer, de votre vivant, le premier semestre arriéré de vos rentes. A l'avenir, vous recevrez tous les ans 400 francs, avec un habit pareil à celui des autres.



JOSEPH FOUCHÉ, Duc d'Ortante, célèbre ministre de la police. Né en 1754, mort en 1820.

— Ah Dieu ! est-ce possible ? s'écrie le père Olivier transporté de joie à la vue de l'or que Napo-

lémon lui met dans la main. On voit bien que vous êtes de la maison du citoyen premier Consul ; comment se porte-t-il ?

— Très-bien. C'est lui qui m'a dit de vous donner cet argent ; n'êtes-vous pas ici le doyen des jardiniers ?

— Bien sûr ! Ah ! le digne vainqueur d'Italie ! que je voudrais seulement le voir un *brin* avant de mourir ! Mais je crains bien que non ; je n'ai jamais eu de chance.

— Bah ! bah ! vous l'avez peut-être vu déjà sans vous douter que ce fût lui. Avez-vous été militaire jadis ?

— Non, monsieur le colonel, parce que de mon temps, du temps de feu Sa Majesté Louis XV, on ne se battait pas comme à présent.

— C'est juste ; malgré cela, vous avez dû voir beaucoup de choses ?

— Oh ! oui. J'ai vu bien des fois le Roi avec madame la comtesse Dubarry. Ils me parlaient, dame ! comme je le fais avec vous, ni plus ni moins ; mais vous, pour les avoir connus comme moi, vous êtes trop jeune.

— C'est vrai ; mais j'en ai beaucoup entendu parler.

— Je le crois. Quant à moi, maintenant, pourvu que mon orangerie soit propre et que les terrassiers ne me fassent pas trop *endéver*, ça m'est égal la politique ; j'ai toujours été dans les *modérés*, et je ne mêle pas du gouvernement.

— Et vous avez raison ; je connais bien des gens qui seraient charmés d'en pouvoir dire autant. Adieu, mon brave homme, au revoir.

— Bien ees excuses, monsieur le colonel, et bien des remerciements au citoyen premier Consul. C'est tout comme feu Sa Majesté Louis XV.

— Oui, oui, à quelque différence près ! dit Napoléon en souriant et en continuant tranquillement sa promenade.

Hélas ! le père Olivier ne jouit pas longtemps du bienfait qui était venu soulager sa vieillesse, car lorsqu'il vint à apprendre, le soir même, que c'était le premier Consul en personne qui lui avait donné cet or, qui lui avait promis un habit neuf, qui avait